

André Hellé



**LA
CROISIÈRE
DES
ENFANTS**

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT, PARIS

La
Croisière
des
Enfants



DU MÊME AUTEUR

Images drôlatiques.
L'Arche de Noé.
Histoire d'une Boîte à joujoux.
Marie l'endormie.
Le Tour du Monde en 80 pages.
Marines (Histoire résumée et amusante de la navigation).
Les Facéties de Topsy, chien mécanique.
La Boîte à joujoux, ballet pour enfants, musique de Claude DEBUSSY.
L'Homme changé en cafetière (Contes et nouvelles).

Ouvrages illustrés par André HELLÉ :

Les Fables de La Fontaine.
Les douze plus belles fables du monde, de Roger DÉVIGNE.
Patachou petit garçon, de Tristan DERÈME.
Les Histoires de Patachou, de Tristan DERÈME.

Ouvrages épuisés :

Histoire de Quillenbois.
Les belles histoires que voilà !
Le livre des Heures héroïques et douloureuses (1914-1918).
En seconde ligne.



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
10 EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE,
SUR PAPIER DES MANUFACTURES D'ARCHES,
NUMÉROTÉS A LA PRESSE A A J.

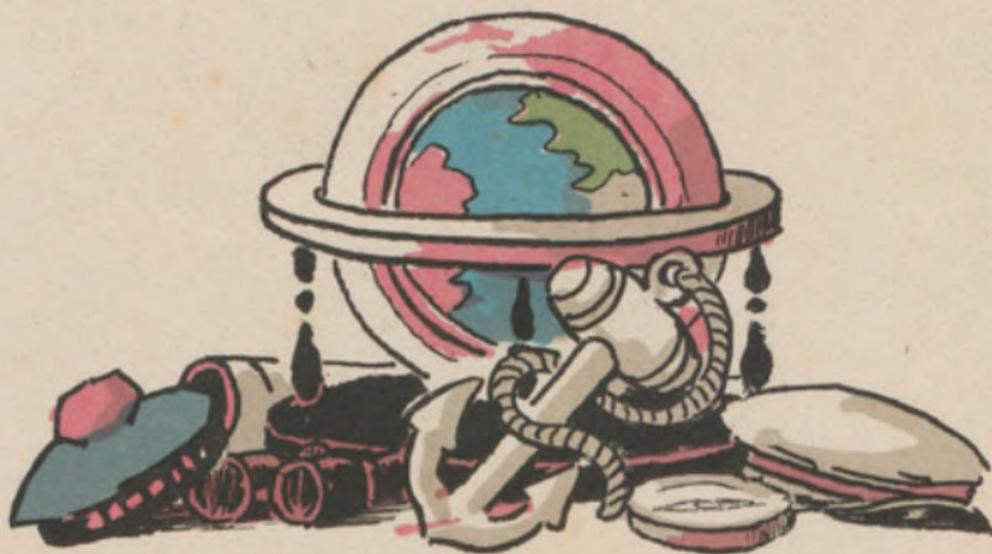
ANDRÉ HELLÉ



LA

CROISIÈRE
DES

ENFANTS



PARIS

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

5, RUE AUGUSTE-COMTE (VI^e)



Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Éditions Berger-Levrault,
Paris. 1933.

CHAPITRE I

LA FÊTE DE NEUILLY

Un oiseau chante :
Puis deux, puis trois, puis cent.
Le printemps est passé.
Voici l'été.



Une lumière brille :
Puis deux, puis trois, puis mille.
C'est le soir.
C'est la nuit,



Un trombone glapit.
Un saxophone gémit.
Un haut-parleur rugit.
Puis deux, puis trois, puis mille.
Et c'est la fête de Neuilly.



Des gens passent : ils sont cent mille.
C'est la chaussée.
Puis douze, puis six, puis quatre, puis trois.
Ce sont les bas-côtés.
Puis deux vont devisant en suivant le trottoir.
C'est un père et son fils.



CHAPITRE II

VOCATION



Que feras-tu mon fi?
As-tu bien réfléchi
A quoi passer ta vie?
Serais-tu professeur?
— Je dirai plutôt non que oui.
Les enfants sont si tapageurs
Et chahuteurs.

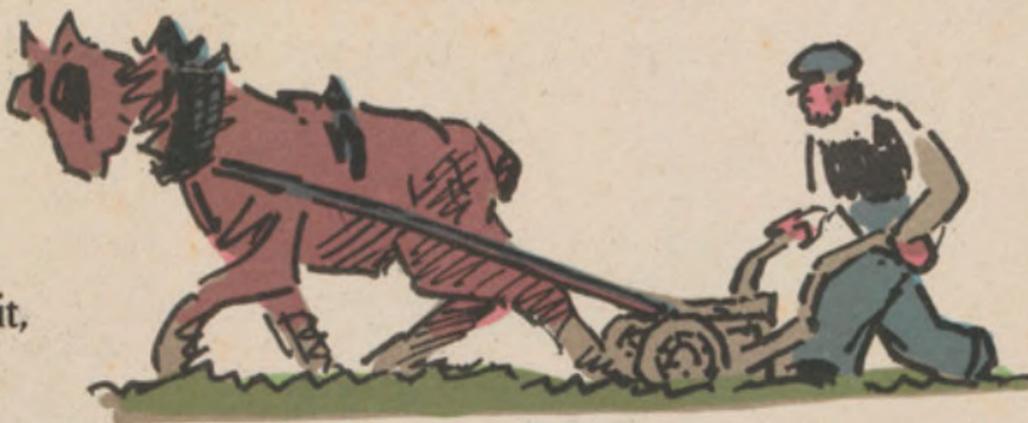
Alors te vois-tu clown?
Auguste? saltimbanque?
Ou peut-être paillasse?
— Papa, je crains les gifles.



Serais-tu bien soldat?
Commerçant? fonctionnaire?
— J'aime peu les combats.
Encor moins le commerce.
Pas du tout les bureaux.



Seras-tu laboureur?
— L'air des champs m'étourdit,
Me fait mal à la tête.



Industriel? C'est beau!
— Ce n'est pas mon
affaire.



Seras-tu médecin?
Chirurgien? pharmacien?
Voilà de bons métiers
Nourrissant bien leur homme.
— Papa, la vue du sang
Me fut toujours pénible.
Puis l'odeur des médicaments
Me chavire le cœur :
Ça se tourne en colique.
Mon cœur, mon pauvre cœur
Est tellement sensible.

Alors que feras-tu?

— Moi, je serai marin. Je courrai sur les mers.
Vois! je saute en youyou. Je gagne mon navire
Et me voilà parti pour des pays nouveaux.
On a relevé l'ancre. On rentre les canots.
Hissez les focs, papa,
Larguez les ris, maman,
Et puis « A Dieu vat ». En avant!



CHAPITRE III

PREMIÈRE CATASTROPHE



En disant ces derniers mots, cet enfant épris d'aventures a décoché dans le vide un bon coup de pied à la façon des gens de mer qui veulent éloigner du rivage leur petite embarcation.

Mais, en ce cas, le vide n'était justement pas le vide, mais l'étalage d'un marchand de faïences, porcelaines et cristaux, lequel n'avait pas encore fermé boutique.

Bris de vaisselle, cris du marchand, lamentations du père et fuite de l'enfant.

Arrivée d'un agent.



Subséquemment, a dit l'agent,
Que vous êtes délinquant
Car formellement,
Selon le règlement,
Vous répondez de votre enfant
Puisque vous êtes son parent.
Au poste, au poste, vivement.
Et quant à vous le commerçant
En la qualité de plaignant
Suivez, suivez le mouvement,
Au poste donc et vivement.
Mais déclinez verbalement
Vos noms, prénoms auparavant.



Je suis Monsieur Mirlithonton,
 A dit le père de l'enfant.
 Mirlithonton Charles-Gaston.
 Mon fils est le petit Janjan.
 Toute brune est sa chevelure,
 Toute mutine sa figure.
 Il a l'âge de sept ans,
 Monsieur l'agent.
 C'est pour ça qu'en chemin de fer
 Il paie maintenant place entière.
 Exemple : si l'on va de Paris à Asnières
 Aller-Retour : (pas en première!)
 Mirlithonton le père allonge ses deux francs
 Et Mirlithonton Jean
 Pareillement.



Et moi, dit l'homme à la vaichelle,
 Je chui geauvergnat : cha ch'entend
 Je me nomme Bouffegamelle :
 Et chi cha ch'écrit pas dechus le magagin
 Ch'est parche que les peintres qui chont des
 malins
 Font payer à la lettre et non chelon le temps.
 Alors? Non! Mais des fois!!
 Pourquoi qui g'nia deux F? pourquoi qui
 g'nia deux L?
 (Il compte sur ses doigts)
 B-O-U- deux F-G-A-M-E- deux L-E.
 Douge lettres à chent francs, cha fait douge
 chents francs!
 Alors qu'il chuffirait d'une F et puis d'une L
 Pour écrire Bouffegamelle.

LES PLEURS D'UNE MÈRE LA COLÈRE D'UN PÈRE

Janjan revient à la maison.

Madame Mirlithonton le regarde avec stupeur :

— Seulet! dit-elle en larmes, il me revient seulet!

Enfant qu'as-tu fait de ton père?

Viens près de moi, petit benêt.

Raconte tout à ta mémère.

Janjan répond :

— Mon cher papa est en prison.

On l'a conduit au commissaire.

Je reviens seul à la maison.

Ah! le pauvre cher petit père!!!

Alors Madame Mirlithonton est prise de rage :

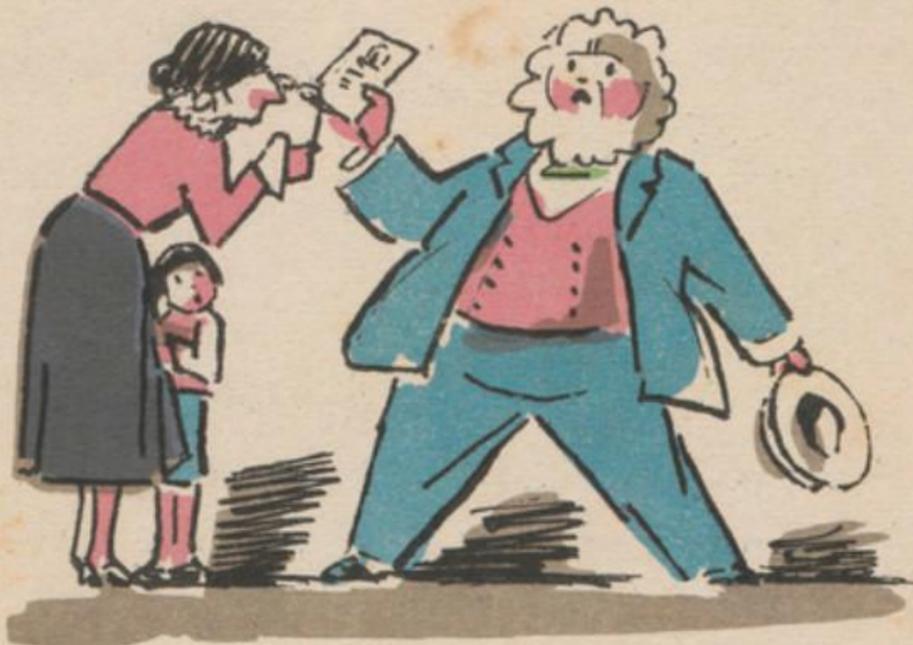
Le sacripant! quelle émotion! qu'a-t-il bien fait? que lui veut-on? Est-il un fraudeur? un conspirateur? un égorgueur? un étrangleur? un empoisonneur? A-t-il tué? A-t-il volé? Mais j'entends une clé! Le ciel soit béni! Voici mon mari!

Monsieur Mirlithonton entre; il a le regard sombre. Et gravement, d'une voix sourde, il dit ces mots :

— Le châtement est proche. Il est là, dans ma poche. Lisez donc ce papier et puis le relisez, ce papier qu'à la foule accourue on distribuait dans la rue. Et craignez avant tout, craignez la colère qui me monte au front avec la honte.

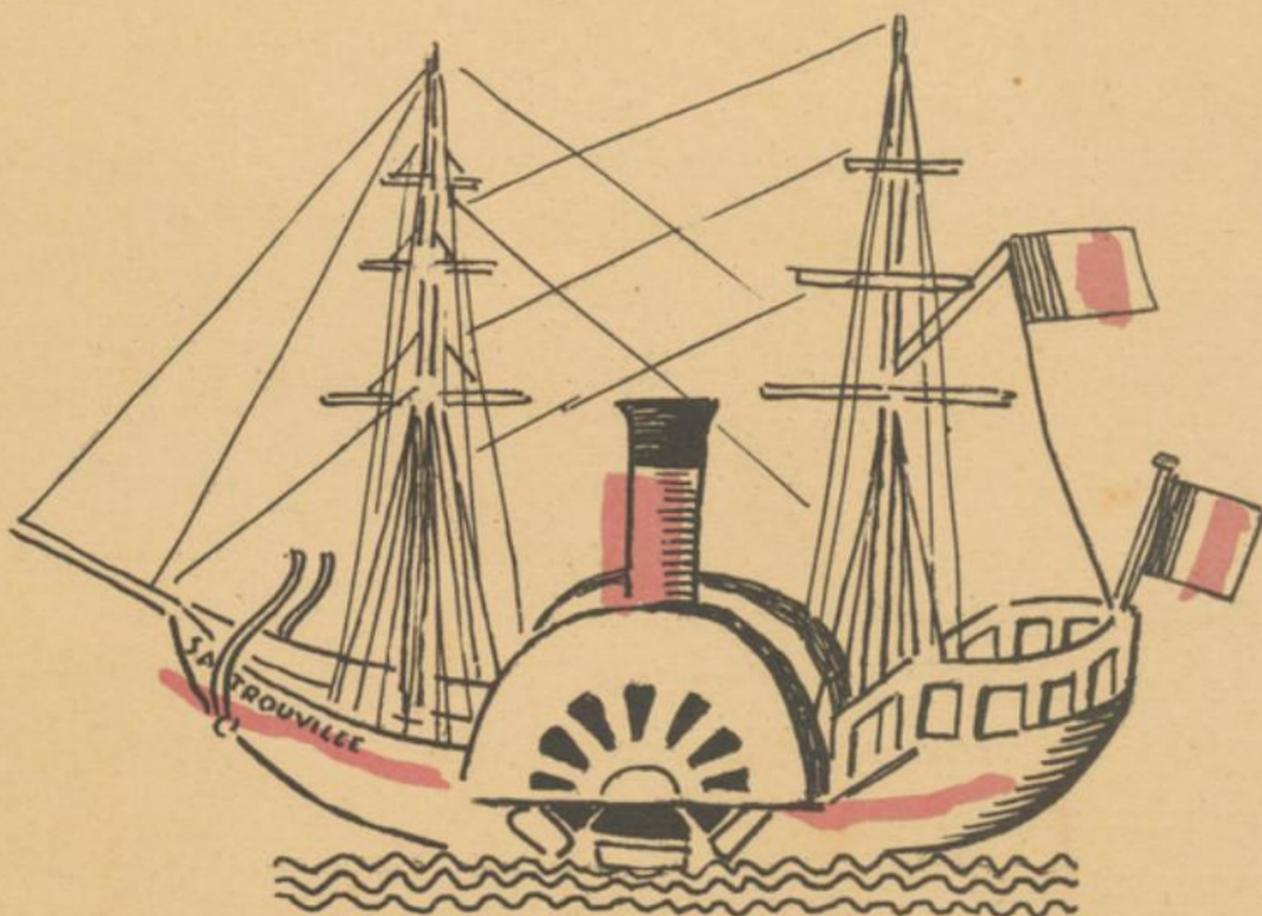
Madame Mirlithonton pleure à chaudes larmes. Janjan aussi. Monsieur Mirlithonton retire de sa poche un papier froissé et le tend à sa femme en ajoutant :

— Gémissez... et lisez!!



AUX PAPAS AUX MAMANS

ACCABLÉS DE PROGÉNITURE



Aux pères et aux mères qui pensent que la santé de leurs enfants vaut bien un petit sacrifice, et aussi à ceux d'entre eux qui estiment que leur propre repos et leur tranquillité, pendant les périodes de vacances, restent subordonnés à l'absence de leur marmaille, nous conseillons vivement d'offrir à leurs jeunes gens et garçonnets

UNE CROISIÈRE DE SANTÉ

à bord du beau brick mixte le *Sartrouville*, commandé par le célèbre capitaine Lecoin-Duquest dont personne n'a oublié les remarquables explorations sous-marines.

LES PLACES SONT LIMITÉES

Pour se réserver un droit de priorité, MM. les passagers feront bien de se mettre immédiatement en relations avec M. le capitaine Lecoin-Duquest, 33, rue de l'Oseille, à Bezons-Laffitte.



M. TAILLEMER
Capitaine en second.



M. le Capitaine LECOÏN-DUQUEST C. ✕, ✕
Commandant.



M. DE CAQUATOÏ
Premier lieutenant.



M. FOLANTENNE.
Officier de radio.



M. SABREDIEUX
Maître d'équipage.



M. CAMBOUY.
Mécanicien principal.



M. BELHAUBAN
Maître gabier.



M. CALFATINO.
Maître canonnier.



M. YVES LADRISSE.
Chef clairon.



M. BASTIEN-GAGE.
Directeur des études.



M. Fulgence-Timothée
TIMOLÉON.
Maître-coq.



M. LÉTAMBOT O.
Chargé de cours.



Miss Marjorie
PIMPREUIL.
Infirmière-M. Jor.

Toutes ces personnes composent le grand et le petit État-major du *Sartrouville*.

Des *cours collectifs*, remplaçant les *devoirs* *le vacances*, auront lieu journallement à bord du *Sartrouville* ; les *exercices du corps* seront ingénieusement amalgamés à *ceux de l'esprit*.

Le grand air du large, l'excellente nourriture du bord, l'esprit de discipline assuré par tous les moyens de coercition en usage dans la marine, tous les soins, en un mot, que recevront les passagers justifient amplement le mot « CROISIÈRE DE SANTÉ » qui a été donné par acclamations au merveilleux voyage que va accomplir le *Sartrouville*.

A BIENTOT LE DÉPART !!!
ET L'HONNEUR DE VOTRE PRÉSENCE.

Le lendemain matin, de très bonne heure, M. Mirlithonton se réveilla le cœur en fête. Il fit aussitôt sa toilette, en fredonnant sur un air de marche, les paroles suivantes :

Le doux mot de coercition
Sonne gaiement à mon oreille.
Courons donc voir le capiston
Au trente-trois, rue de l'Oseille.

Puis il partit avec Janjan à l'adresse indiquée et vit le commandant du *Sartrouville*.

Capitaine, dit-il à l'officier,

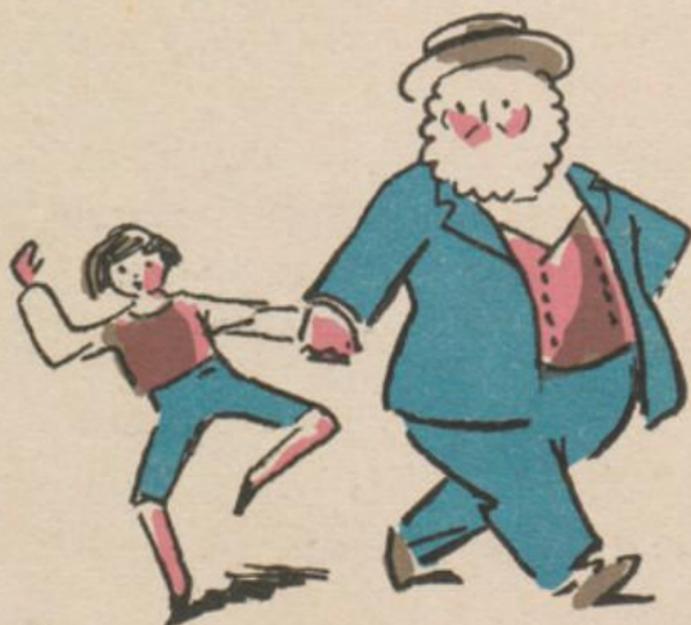
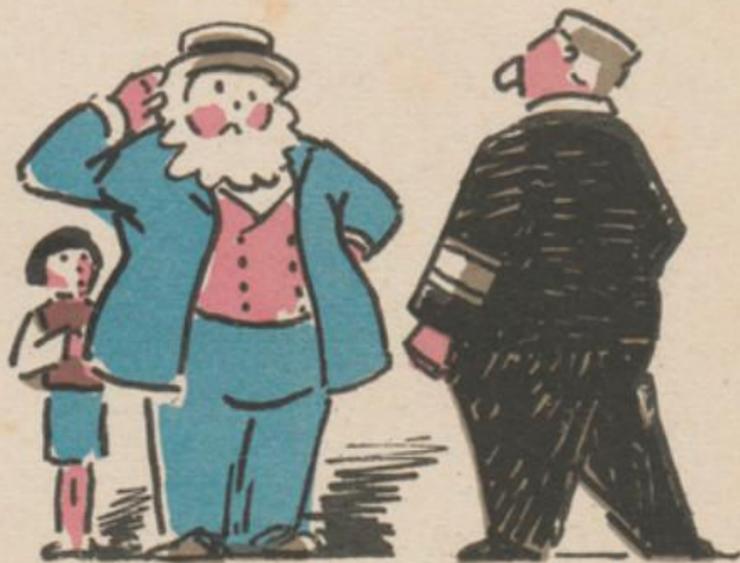
Capitaine Lecoin-Duquest,
Voici de la progéniture,
Mais n'allez pas, je vous conjure,
Me la laisser au coin du quai.

Le capitaine encaissa d'abord le prix du passage. Puis il répondit avec empressement :

Rendez-vous le trente juillet
Sur le rond-point de la Défense,
Vers les huit heures s'il vous plaît,
Et l'honneur de votre présence.

De plus en plus radieux, M. Mirlithonton, tenant toujours Janjan par la main, regagna son domicile.

Et Janjan, émerveillé par la perspective d'un beau voyage, gambadait, gambadait, gambadait.





CHAPITRE V

LE DÉPART DU « SARTROUVILLE »

M. Mirlithonton Charles-Gaston n'avait pas très bien compris pourquoi le départ de la croisière devait être donné sur le rond-point de la Défense qui domine d'au moins cent mètres le niveau de la mer et d'à peu près autant celui de la Seine. Mais comme il était un homme plein de raison, il pensa que si, dans la vie, on ne faisait jamais que ce que l'on comprend, l'existence deviendrait bien compliquée. Aussi, ce 30 juillet, s'en alla-t-il de bon matin suivi de Janjan qui emportait, dans un grand sac, son trousseau de marin et une petite provision de confitures et de chocolat, dernier présent de sa mère éplorée.

Une foule de badauds était déjà rassemblée sur le rond-point. De l'autre côté du monument, qui symbolise le souvenir du siège de Paris, héroïquement soutenu par ses habitants, des mâts se dressaient et encadraient une cheminée rouge qui vomissait, en nuages épais, une fumée noire et nauséabonde.

En présentant le ticket de passage de Janjan, MM. Mirlithonton père et fils pénétrèrent dans l'enceinte réservée.

Ils purent alors contempler le *Sartrouville*, qui n'était qu'un vieux rafiot à roues, mais dont les qualités de navigabilité paraissaient excellentes.

Après avoir admiré comme il convenait les lignes élégantes du brick, qui était amarré solidement le long du trottoir, le père et l'enfant montèrent à bord et s'approchèrent de la dunette où stationnait déjà un groupe d'enfants.

Leurs parents, qui étaient à côté, semblaient préoccupés. M. Mirlithonton s'approcha et apprit ainsi les défections, diversement commentées, mais plutôt un peu sévèrement, du capitaine en second Taillemer, du lieutenant de Caquatoy, de l'ingénieur Cambouy, de l'officier marinier Belhauban et de MM. Létambot et Bastien-Gage.

Mais le commandant Lecoin-Duquest prenait bien les choses.

— Ça ne fait rien! Ça ne fait rien, répétait-il. Ni second, ni lieutenant? Eh bien, je commanderai tout seul et ainsi cela n'ira que mieux. Pas de mécanicien et, par conséquent, pas de machine! ne vous faites pas de souci à ce sujet : on a pensé à tout. Ladrissé, mon gars, cours à la cale sèche et ramène les moteurs auxiliaires.

« Sabredieux, nous prendrons le quart à tour de rôle et vous vous occuperez aussi de la mâture.

« Calfatino fera les cours et Miss Pimprenell l'assistera.

« Quant à M. Folantenne, ajouta le commandant en se retournant vers les parents et en leur adressant son plus aimable sourire, l'obligation dans laquelle nous nous trouvons, nous, navigateurs, d'émettre constamment des messages, tant pour nous tenir en relations constantes avec la terre que pour rassurer les familles de nos jeunes passagers, cette obligation, dis-je, ne permettra pas à notre officier de radio de quitter un seul instant sa cabine de T. S. F. »

Ayant ainsi rétabli les choses, le commandant s'affairait à présent auprès des enfants.

— Miouset, vas à tribord, mon petit Miouset. Tribord, c'est ta droite lorsque tu regardes vers l'avant. Toi aussi, Janjan, à tribord! Vous aussi, Grenouillet, Bambillard, à tribord! Et toi, Turluret, passe à bâbord. Ah! le malin, il a compris que bâbord, c'était la gauche. Et vous deux, Lefrichet, Piédansan, à bâbord. Et maintenant, Mesdames et Messieurs les membres des familles, débarquez : nous allons avoir l'avantage de démarrer.

En effet, abaissant les brancards qui étaient fixés de chaque côté de l'étrave, le chef clairon Ladrissé avait attelé, devant le *Sartrouville*, les moteurs

auxiliaires qu'il était allé chercher à la cale sèche : un âne et une paire de bœufs.

M. Sabredieux hissa à la corne d'artimon les couleurs nationales.

Chacun se découvrit.

Et ce fut le silence.

Le commandant Lecoin-Duquest apparut alors sur la passerelle : après avoir regardé le ciel et scruté l'horizon, il prononça distinctement, d'une voix ferme, les paroles sacramentelles :

— Larguez les amarres!... En avant, doucement...

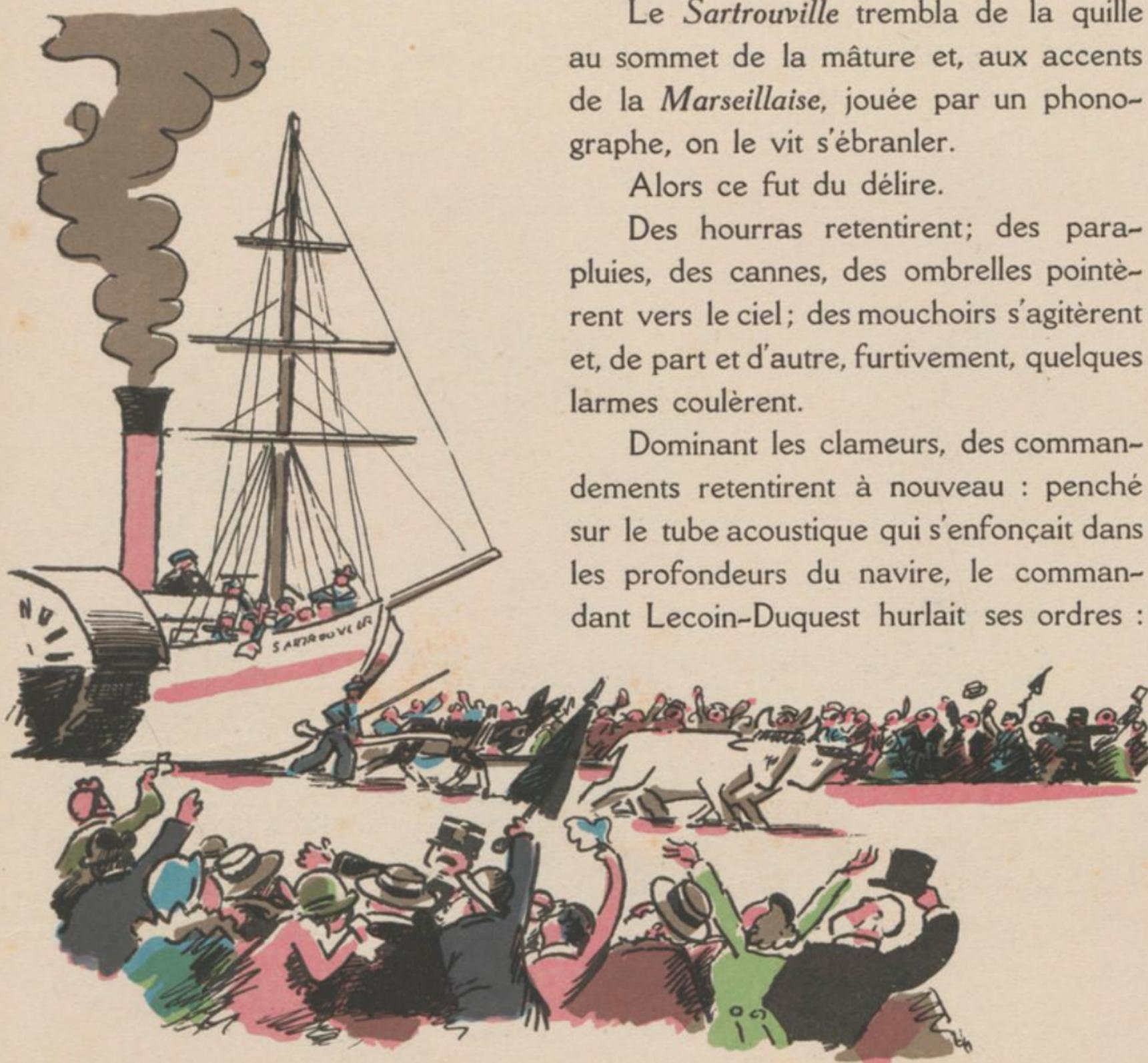
Bien tenu en mains par Ladrissé, l'attelage souqua ferme, c'est-à-dire, pour les non-initiés au langage marin, qu'il tira vigoureusement sur les traits.

Le *Sartrouville* trembla de la quille au sommet de la mâture et, aux accents de la *Marseillaise*, jouée par un phonographe, on le vit s'ébranler.

Alors ce fut du délire.

Des hourras retentirent; des parapluies, des cannes, des ombrelles pointèrent vers le ciel; des mouchoirs s'agitèrent et, de part et d'autre, furtivement, quelques larmes coulèrent.

Dominant les clameurs, des commandements retentirent à nouveau : penché sur le tube acoustique qui s'enfonçait dans les profondeurs du navire, le commandant Lecoin-Duquest hurlait ses ordres :



— Machine avant — Stop — Machine arrière — Stop — En avant-toute —
Poussez les feux, poussez les feux.

Toujours guidé par Ladrissse, l'attelage exécutait docilement les manœuvres prescrites.

C'est alors qu'apparut, au ras de l'écouille, la tête noire et hilare du maître coq Fulgence-Timothée Timoléon.

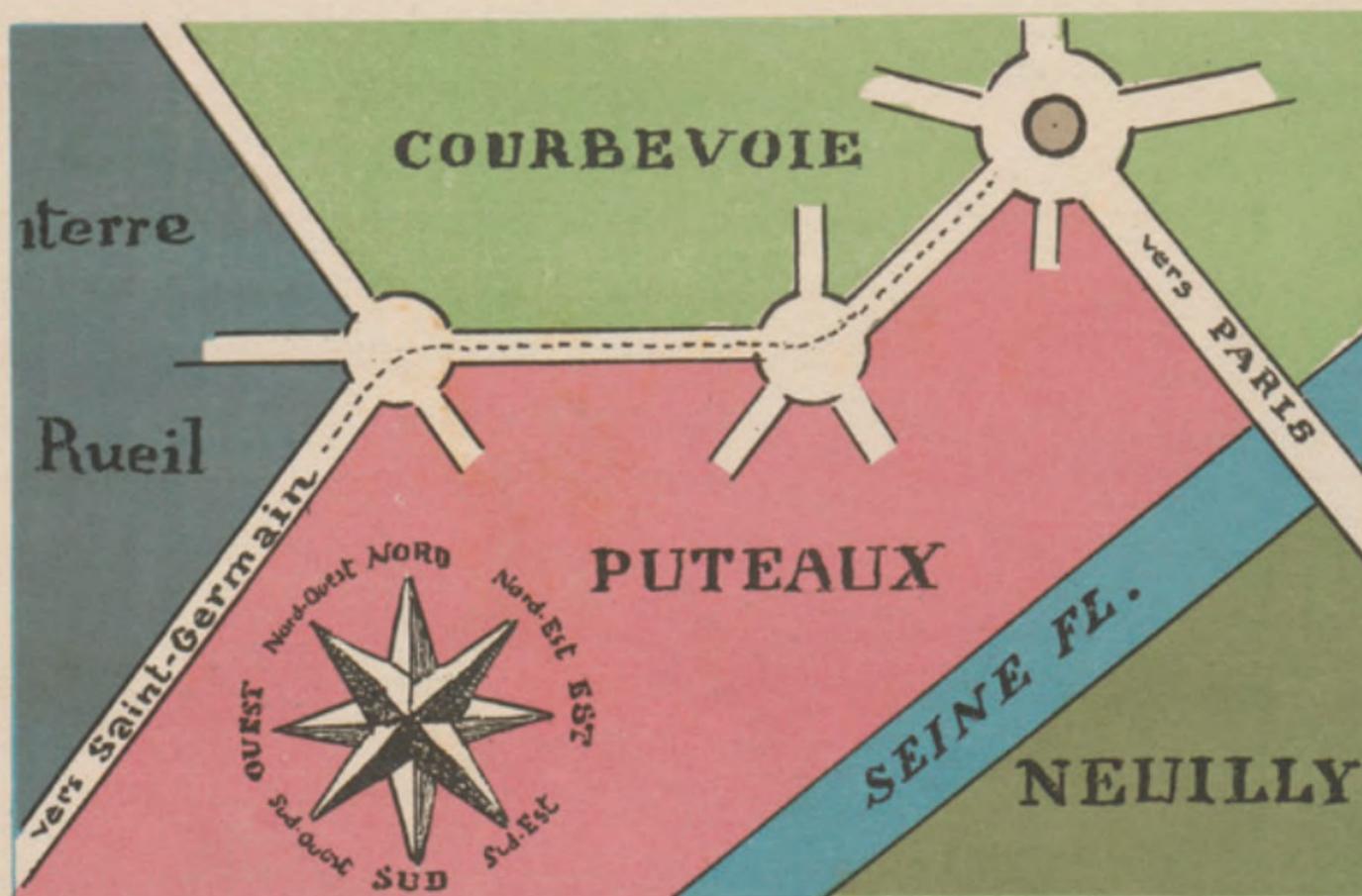
— Ti dis, commandant, dit-il en ricanant, ti dis poussez les feux. Ti sais donc pas que ton escalope elle va brûler.

Heureusement, dans la foule, personne n'entendit ce que gazouillait le nègre et rien ne vint altérer la solennité de ce départ.

Avec aisance le *Sartrouville* atteignit le rond-point des Bergères.

Il cingla ensuite vers la route de Rueil qu'il descendit sans encombre.

Puis il tourna vers le Sud-Ouest, s'engagea dans l'avenue qui conduit à Saint-Germain et on ne le vit plus.



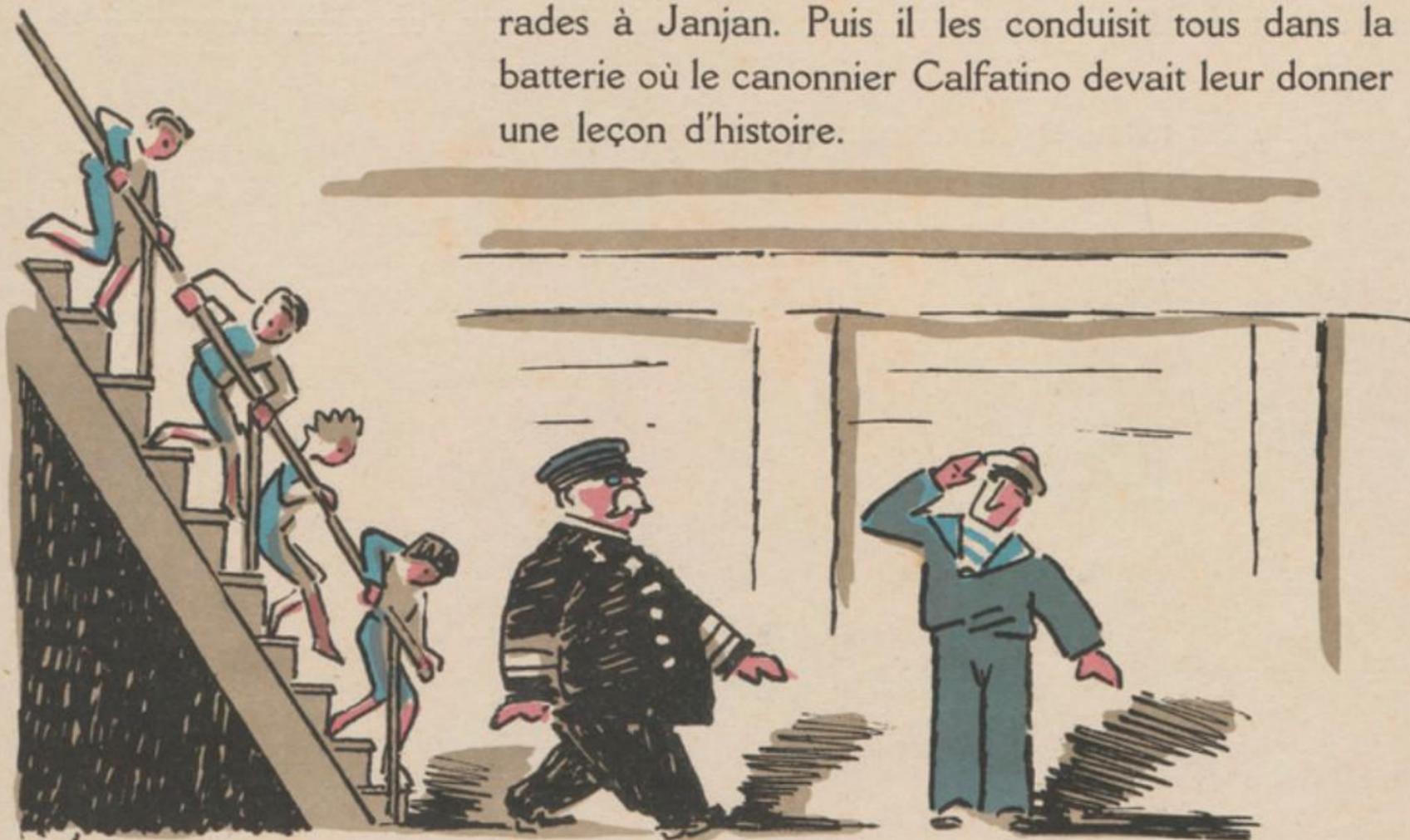
CHAPITRE VI

LA LEÇON D'HISTOIRE

Sans doute personne ne sera-t-il surpris en apprenant que les desseins du commandant Lecoin-Duquest n'étaient pas absolument purs.

Tandis que, déjeunant dans sa cabine, il dévorait à belles dents son escalope et que le reste de l'équipage et les passagers se nourrissaient, sur le pont et sur le pouce, d'une salade de pommes de terre aux oignons crus, il pensa que le *Sartrouville*, ne pouvant exagérément forcer son allure, se trouverait encore pendant quelque temps dans une zone dangereuse : par « zone dangereuse » il entendait celle qui pouvait être atteinte aisément par quelque parent inquiet ou simplement curieux. Aussi jugeait-il que le temps n'était pas encore venu de donner libre cours à ses projets.

C'est pourquoi, après le déjeuner, il fit montre d'une douceur extrême. S'approchant des enfants, il tira gentiment les cheveux de Miouset, chatouilla Grenouillet sous le menton, pinça l'oreille de Turluret et donna, en riant, d'affectueuses bourrades à Janjan. Puis il les conduisit tous dans la batterie où le canonnier Calfatino devait leur donner une leçon d'histoire.



Grâce à l'esprit primesautier de ce professeur improvisé, cette leçon comporta des enseignements inégaux et variés. Sa spécialité entraîna le canonnier à discourir sur les grands conquérants, même sur ceux qui ne possédaient pas d'artillerie. C'est ainsi que l'évocation de belles figures de héros, tels que David, César, Alexandre et Charlemagne amenèrent M. Calfatino à s'étendre, sans pour cela abandonner le sujet qu'il traitait, sur les jeux de cartes en général et, en particulier, sur la belote, qui était de sa compétence.

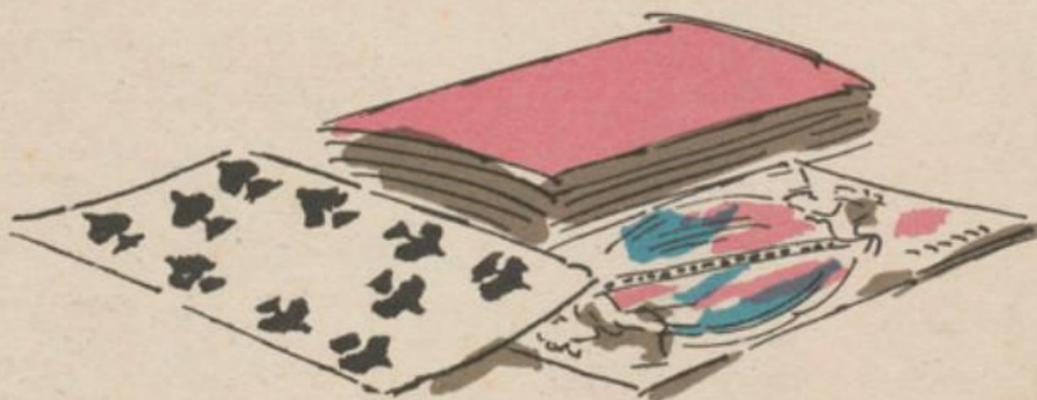
Janjan apprit ainsi que ni les rois ni les reines ne pouvaient tenir devant un as, ni même devant un simple dix, ni même devant un certain valet.

Et, toujours selon M. Calfatino, cet as, ce dix, ce valet représentaient l'adversité, l'infortune, la malchance, les déboires, les vicissitudes du sort dont les grands de ce monde ne sont pas exempts,

Toutes ces déductions, ingénument tirées par leur maître occasionnel du jeu de la belote, semblaient bien oiseuses aux pauvres petits; ils s'efforçaient de ne point dormir, mais luttèrent en vain contre le sommeil; Janjan, plus résolu, avait ouvert un sabord et, nez au vent, regardait la campagne qui s'étendait devant ses yeux.

Le commandant surgit à ce moment : les dormeurs furent punis d'une privation de dîner : Janjan, de même, mais il écopa, en plus, d'une nuit de fers.

Déjà les mesures de coercition entraînent en jeu.



CHAPITRE VII

LA DOUBLE BOUCLE

À une barre de métal qui fait corps avec le plancher du dernier pont d'un navire, presque à fond de cale, sont fixés des sortes de fers à cheval qui peuvent pivoter autour d'une de leurs branches tant que l'autre branche n'est pas immobilisée au moyen d'un cadenas. Le marin puni de fers s'allonge sur le plancher. Le caporal d'armes passe une des boucles autour de la cheville de l'homme... un tour de cadenas... crrrouic... C'est la boucle simple. Mais il arrive que, dans les cas graves, l'autre jambe est emprisonnée aussi... crrrouic... crrrrrouic... C'est la double boucle.

Janjan, prétendu mauvais sujet, devait subir la peine de la double boucle.

Peu de temps après l'heure à laquelle les enfants auraient pris leur repas du soir, s'ils n'en avaient pas été privés, le gros père Sabredieux conduisit Janjan dans le local de punition et l'amarra par les deux pieds.

Puis le maître d'équipage s'en alla avec sa lanterne.

Le mieux, dans cette obscurité, était de se laisser aller au sommeil.

Mais Janjan ne pouvait pas s'endormir.

C'est qu'il voyait devant lui, c'est qu'il voyait très distinctement deux grands yeux bleus, deux grands yeux clairs et rieurs.

Il a déjà vu ces yeux-là.

Mais où ?

Mais quand ?

L'idée lui vient de suivre ces yeux... de s'en aller avec eux.



Cela lui sera facile puisqu'il sent qu'à présent ses jambes peuvent s'allonger, se rétrécir, comme si elles étaient en caoutchouc.

Avec précaution il se dégage des boucles de fer et s'en va sur la pointe des pieds.



Devant lui s'étend une grande avenue, une avenue qui est longue, longue et qui n'en finit plus; elle est violemment éclairée par de gros arbres lumineux : dans cette avenue, des lampions de toutes les formes et de toutes les couleurs vont et viennent, se saluent, parlent et rient bruyamment.

Mais un bruit de verre cassé fait sursauter Janjan et il se retourne.

Il est maintenant au fond d'une boutique tendue de noir, dont les murs sont ornés de pipes blanches : il y a là de belles dames aux robes somptueuses et de respectables vieillards chevelus et barbus qui portent couronne.

Janjan les regarde et les reconnaît.

Mais oui, ce sont bien eux !

Les rois et les reines du jeu de cartes.

Mais où est-il, alors ?

Est-il à la fête de Neuilly ? à bord du *Sartrouville* ?

Est-il éveillé, rêve-t-il ?

Et pourquoi tous ces gens passent-ils et repassent-ils devant lui, poussant des petites voitures ou portant des paniers comme des marchands en plein vent.

— Bien sûr, pense Janjan, ce n'est pas la puissance de tous ces rois, de toutes ces reines qui pouvait les mettre à l'abri des vicissitudes du sort.



Ce bon Monsieur Calfatino
Le disait encore tantôt.

.....
Ainsi Pallas vend des croustades,
Des petits pots de marmelade.

.....
Judith a de bien beaux mokas.

.....
Charles nous offre du nougat.

.....
Qui vois-je en marchand de vai-
chelle?

Là-bas à côté de Rachel,
De Rachel et ses pains au lait.

.....
Mais c'est David!! N'est-il pas vrai?
David qui crie : Sucre de pomme,
Caramels et boules de gomme.

.....
Prenons part à ce balthazar
Avec César... *Ave Cesar*
Morituri te salutant,
Ainsi qu'en classe on nous le chante.

.....
Reste Alexandre que voilà
Du pain d'épice plein les bras!
Comme il dédaigne les tartines
Beurrées que nous vend Argine

.....
Et puis voici papa : Mossieu Mirlithonton!
Belote! Et rebelote! O mon papa Gaston!
Les puissants ne sont pas à l'abri de maints troubles :
Ils seront à leur tour mis à la boucle double.

Toutes ces visions de cauchemar réveillèrent brutalement Janjan.
En vain, il veut se redresser. Il se sent retenu par les deux jambes.
Il étend le bras pour saisir une ombre qui vient de passer devant lui.
A la lueur incertaine qui éclaire faiblement sa prison, il entrevoit une chevelure blonde masquée en partie par une perruque blanche.
Il entend un bruit de papier froissé et de pas menus qui s'éloignent.
Janjan a peur : il ferme les yeux et se laisse retomber : une main très douce se pose sur son front et ses craintes se dissipent.
Tout près de lui deux grands yeux bleus, deux grands yeux clairs le regardent tendrement.
Où donc a-t-il déjà vu ces deux yeux ?





VENT EN POUPE

Le lendemain matin, Sabredieux vint délivrer le prisonnier. Il grommela rageusement lorsqu'il se baissa pour ouvrir les cadenas : en prêtant l'oreille, Janjan crut comprendre que le maître d'équipage, voyant à ses pieds des débris de gâteaux et de chocolat, maugréait contre l'équipage indiscipliné qui faisait bombance ; et aussi contre une soi-disant bonne dame qui passait son temps à distraire les mauvais garnements au lieu de les châtier comme ils le méritaient.

Lorsque Janjan remonta sur le pont, il entendit le commandant donner des ordres pour qu'on établisse la plus grande partie de la voilure.

— Lorsque la brise est favorable, expliquait-il à l'officier de radio, la raison commande d'en profiter. De cette façon nous laissons reposer nos moteurs auxiliaires et nous économisons le combustible que nous devons leur fournir sous la forme de foin, de tourteaux et d'avoine.

De fait, toutes voiles dehors, le brick filait à bonne allure : dans son sillage, très loin derrière lui, l'âne et les bœufs le suivaient avec peine.

A la faveur de ce bon vent arrière, la vie de bord devenait simple et facile : les officiers étaient assis sur la dunette et examinaient l'horizon : la maistrance, libre de tout souci, se reposait sur le pont : l'équipage jouait et courait à travers le navire. Seul, Fulgence-Timothée, le maître-coq, remuait ses casseroles vides pour se donner l'illusion qu'il faisait de la cuisine.

— Pourquoi tous nos petits amis que voici n'écriraient-ils pas leurs impressions de voyage et ne tiendraient-ils pas chacun leur livre de bord ?

C'est M. Folantenne, importuné par les allées et venues des enfants, qui avait fait cette proposition.

En l'entendant, tous les petits sautèrent de joie tellement ils se sentaient fiers de pouvoir raconter leurs aventures.

— Voilà une très bonne idée, dit le commandant. Dans ces cahiers, continua-t-il en s'adressant aux futurs écrivains, vous pourrez parler de votre existence de marin, de vos chefs, de vos camarades... De ce qu'on vous sert à table, dis-tu, gourmand de Grenouillet?... non... c'est inutile... Cela ne peut intéresser personne... Tout le monde sait ce que c'est que la nourriture du marin... Allez, mes chers petits, allez dans la batterie et tâchez de me soigner votre journal de bord.



Journal de Bor

CHAPITRE IX

appartenant à Milit Horton Jean

Le Bateau i resamble à celui de l'afiche mai la grande cheminé
ai celle de la cuisine qui z'apate la cambuze. Mai chef
i resamble à leur portrai qui y avai sur l'afiche mai en
moin bien. Mai camarade i son plurigolo.



Mioussay a 10 an, il ai gran et brun. Lefrichai ai plu jeune il ai rouge
de figure et a dai gro soulié. Grenovillai a 8 an, il a une taite grosse
come une sitrouille. Bambyar a dai cheveu fruzé come une
poupé. Son père a la rozette. Torturari a la figur de travailleur. i
resamble au taite que papa decine. Piedansan a une tête longue
et planche come une chardaite. il a le maime âge que moi
set & setadire set 7 an. Le père a Lefrichai ai dan la limantasion
avan hier j'ai été mi au fair injusteman.



on di que pandan que j'étais cu fair Misse
Marjori a fai déguizé lai peti an roi et an
raine du jeu de carte avec des habi ét dai
courones an pahié ét dai pairuque an
étoupe quail avai fai ét quail leur a
doné dai friandisse ét dai bonbon. On
di quon man a aporté dan mon cacho.
Je man souvien na. J'ai raivé.

Bambyar ma di quon lui avai di que j'étais
le plus crétin. qui saiti qui téladi que je
lui ai di. Sai le coman dan qui ma répondu
fai reman. Alor je lui ai doné une Baigre.

ce matin on a joué au pirate. Alor Mioussay
a voulu alé attaché son mouchoir sur le
baupré pour se randre ét il ai tombe
dans une bouze. Sai maître Sabredieu
qui la sauve ét Misse Marjori l'a
nettoillié.

on ai tou le lan puné. on di que Monsieu
Lequinduguet gagne sur lai punicion
passe quon mange na. Sa cé vrai



hiar j'avai 3 harico dan mon boullion ét sai tou.
 L'oficié de radio na toujour pa de radio on lui promai
 tou lai jour.



Je n'aime pa le maitre Sabredieu. d'abor il a tou le tan
 une fou plu grosse que l'autre et pui
 i san mauvai

On di que Misse Margori ait aveugle
 et que sai pour sa quaille a tou le tan
 dai l'unaite noir.

On a mi lai voile ét on va trai vite
 le comandan a di come sa qu'on
 alai icé lai Bonsite et qu'on irai
 encore plu vite



On di que Timoléon crache dan la soupe. J'ai
 remarqué que sai vrai quaille a souvan gou de réglisse
 en faisant lai manœuvre dai voile j'ai tiré sur lai



zamure ét sur lai filin ét sur lai drisse ét sur lai zécoute.
 Ji compran rien. Tou sa manberificote. Je voudrai
 surtout être au gouvernail
 ce matin j'ai monté dan lai zanflaichure encor plu
 hau que la vairgue.



Si i a dai fote sai pa ma fote. J'a
 beaucoup de tangache ét on n'ai pa bien
 pour écrire. Sa sai pa vi du marin.
 a bor du sartrouvile

Jean Mirlithontom

Sai Lefrichai qui ma praité sa boîte de
 couleur. Je a une boîte de couleur. Sai passe
 que son père ai dan la limantasion



CHAPITRE X

PREMIÈRE ESCALE

Le vent était tombé et le *Sartrouville* marchait de nouveau à l'aide de ses moteurs auxiliaires.

Penché sur la carte d'État-major, le commandant s'efforçait d'éviter les écueils qui se présentaient sous la forme de ponts passant au-dessus de la route et

même de lignes télégraphiques. En ce cas il fallait louvoyer et gouverner de façon à contourner l'obstacle.

Un jour que le navire évoluait ainsi, perdu dans un réseau inextricable de chemins vicinaux, le commandant Lecoin-Duquest aperçut, à quelques milles vers l'ouest, un coquet petit bourg sur lequel il mit aussitôt le cap.

— De beaux champs, dit-il au maître d'équipage après avoir inspecté l'horizon avec la lorgnette, de bonnes terres, de belles prairies, des maisons cossues, une église remise à neuf! Voilà, Sabredieux, qui nous promet un bon mouillage. Prenez la direction du brick. Je vais, de mon côté, m'occuper des apprêts de notre séjour. Et d'abord, tous les enfants, rassemblement!

Dès que les enfants furent réunis autour de lui, M. Lecoin-Duquest leur déclara qu'ils devaient se barbouiller de noir des pieds à la tête. Il leur fallait aussi apprendre quelques chants et quelques danses nègres. On devait, ensuite, aussitôt arrivé, se procurer par n'importe quel moyen, sauf en payant, un petit chien et trois poules. En temps voulu, le petit chien serait affublé d'une peau de crocodile; et les jeux de ce pseudo-saurien et des faux négrillons devait former le plus joyeux des spectacles. Même scène avec une peau de serpent maintenue à intervalles réguliers, sur trois poules : les trois poules, s'en allant en tous sens, donnaient au boyau qui les recouvrait l'allure parfaite du serpent qui serpente. Restait enfin à préparer le clou de la soirée : une vieille lanterne magique que M. Lecoin-Duquest appelait son cinématographe de campagne, dont les projections présentaient toujours le commandant dans les attitudes les plus avantageuses.

Pendant ce temps, le navire avait fait son entrée dans le bourg, escorté



de tous les gamins et de tous les badauds du pays. Remonté sur la passerelle, M. Lecoin-Duquest avait repris le commandement. Lorsqu'on fut arrivé sur la grand'place, il jugea qu'il était temps de stopper : alors, saisissant son porte-voix, il cria d'une voix de stentor :

— Bâbord et tribord, mouillez !



Prestement, Ladrise détacha l'attelage et le brick s'immobilisa.



Sans perdre de temps, le commandant organisa la cavalcade qui devait faire connaître aux populations les raisons pour lesquelles le brick avait fait escale dans cette petite ville.

En tête venait Sabredieux, chevauchant le bourricot et traînant derrière lui, enchaîné, Fulgence-Timothee ; suivaient deux négrillons porteurs d'étendards, puis Miss Marjorie dansant à la façon des odalisques : elle précédait M. Lecoin-Duquest qui, juché sur une estrade portée par les deux bœufs, haranguait la foule. Ladrise fermait la marche. A droite, à gauche et derrière ce cortège, les cinq autres négrillons, surveillés par M. Folantenne, offraient au public le programme des réjouissances. De son côté, M. Calfatino, profitant de la curiosité générale, visitait les épicerie momentanément abandonnées.

Voici la harangue de M. Lecoin-Duquest :

— Habitants de ce beau pays, disait-il, il m'a été ordonné de me rendre parmi vous.



Mais pourquoi ? Qui es-tu ? Qui t'envoie ? me direz-vous ?

Eh bien, mes bons amis, je vous confierai ce qu'on dit de vous à Paris.

Car, à Paris, on prétend que vous ignorez tout de nos colonies.

Ému de votre manque de savoir, le ministre de la Marine, lui-même, que j'ai vu l'autre jour, m'a dit : Lecoin-Duquest, pars et va conter à ces braves gens les prouesses de nos marins, de nos soldats et de nos colons. Et voici pourquoi, aujourd'hui, le commandant du *Sartrouville* se trouve au milieu de vous pour parfaire votre éducation.

Citoyens et citoyennes, vous connaîtrez ce soir, grâce aux documents rapportés par la Mission Ouest-Afrique que j'ai eu l'honneur de commander, tous les dangers qui menacent l'explorateur perdu dans les pestilences de l'Ouest-Afrique : vous le verrez, cet explorateur, soutenir des luttes homériques contre les hommes, les bêtes et les éléments. Vous verrez cette jeune Anglaise, que la mission a délivrée, esquisser devant vous le *Pas de la mort lente*, tel qu'elle le dansait dans le désert, pour le plaisir de son maître, le cruel sultan, que vous voyez là, enchaîné. Vous verrez nos jeunes prisonniers reconstituer les scènes de la vie ouest-africaine, et non seulement les chants et les danses de leur tribu, mais aussi les farouches combats qu'il faut soutenir contre les bêtes féroces. Et tout cela vous le verrez gratuitement !

Pourtant, moyennant le versement de deux francs, vous pourrez tous devenir les collègues de M. le ministre des Colonies. Qui d'entre vous ne voudrait donner deux francs pour avoir le droit de traiter de « cher collègue » le ministre des Colonies ? en acquérant la qualité de membre bienfaiteur du Comité de l'Ouest-Afrique. De plus, contre ce versement, ceux d'entre vous qui feraient plus tard un voyage dans ces pays jouiraient des prérogatives attachées à leur titre : repas somptueux et gratuits chez les chefs, réceptions, fêtes, chasses, promenades. Tout cela, pour deux francs !!

Deux francs seulement : et l'honneur de votre présence. »

De tous les curieux qui entouraient le commandant le plus empressé paraissait être le garde champêtre : détaché de la cohue, il devisageait l'orateur : « Non, mais des fois, lui dit-il à brûle-pourpoint, c'est-il pas vous qui seriez par hasard le dénommé Toussemousse ? »

M. Lecoin-Duquest blêmit. Comment osait-on le confondre, lui, officier, délégué par le gouvernement, avec un Toussemousse ! Quelque chose de propre, ce Toussemousse ! Un ancien bateleur, qui, après avoir servi dans les équipages de la flotte, était devenu banquier véreux, spécialiste des bilans

fictifs et des faillites frauduleuses ; qui avait disparu après son dernier coup, la gigantesque escroquerie des Pétroles diamantifères, dans laquelle avait sombré la majeure partie de l'épargne française et qu'on n'avait jamais retrouvé. Non, Monsieur le garde champêtre, les galons de celui auquel vous vous adressez, la mission dont il est chargé, sont les plus sûrs garants de sa probité et de son honneur.

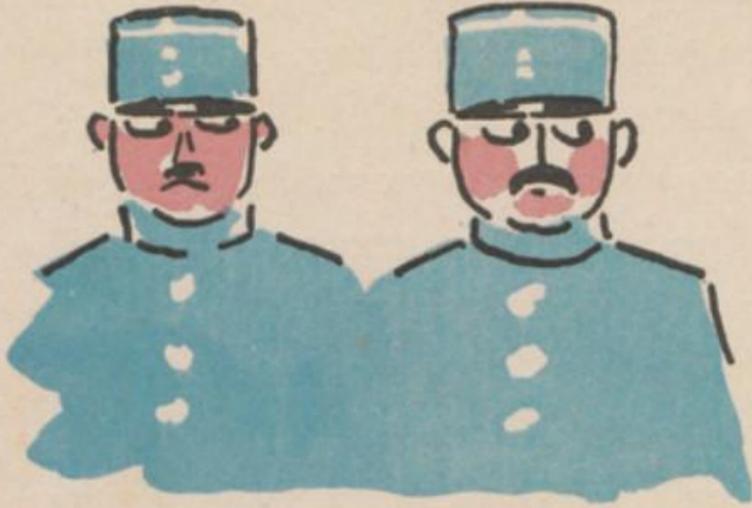
La cavalcade poursuivit son chemin. M. Lecoin-Duquest était de plus en plus pâle ; ses regards inquiets semblaient chercher dans la foule qui le serrait de près une trouée par laquelle il aurait pu s'enfuir.

Aussi la représentation ne fut-elle pas brillante. Il y eut de fâcheux flottements et de lamentables erreurs. Au lieu d'être placée sur le corps d'un petit chien pétulant et vif, la peau de crocodile recouvrit le dos d'un bœuf lent et placide et la scène ne porta pas. En voyant arriver les « saltimbanques » les gens du pays avaient garé leurs poules et le numéro du serpent dut être supprimé. Quant au cinématographe de campagne, il fonctionna à l'envers et M. Lecoin-Duquest apparut en posture ridicule ; de tous les côtés les rires éclatèrent et la soirée finit misérablement.

Dans sa petite maison, sous la lampe, le garde champêtre regardait attentivement un journal déjà ancien sur lequel il y avait, en tête de colonne, un portrait d'homme.



CHAPITRE XI LA FUITE



Le vent soufflait en tempête depuis la fin de la soirée et rien ne pouvait mieux servir les nouveaux projets qu'avait formés M. Lecoïn-Duquest à la suite des incidents relatés au chapitre précédent.

Aussi, dès l'aube, loin de penser à organiser un départ aussi théâtral que le fut l'arrivée du *Sartrouville*, le commandant, avec l'aide de Sabredieux, de Ladrissé et de Calfatino prépara en catimini la voilure, attela le brick et le conduisit vers les faubourgs. Si bien qu'aux premières heures du jour, au moment même où deux gendarmes, amenés là par quelque dénonciation, entraient dans la ville d'un côté, le navire, saisi par l'aquilon, s'en allait du côté opposé. Déjà la rafale avait plaqué brutalement sur le sol le maître Calfatino qui s'était imprudemment penché en dehors du bordage.

Semant presque aussitôt Ladrissé et ses bêtes, ses mâts ployant à rompre, le *Sartrouville*, piloté par le commandant, traversa la Sologne et le Nivernais, franchit le Boulonnais, escada le Massif Central, piqua dans les Cévennes, bondit au-dessus du Languedoc et vint



s'abattre à la nuit tombante devant le Vieux-Port, à Marseille, en plein sur la Canebière. Cette arrivée qui, partout ailleurs, aurait fait sensation, n'attira ici nulle curiosité. A Marseille, t , on ne s'étonne de « rieng ».

Le soir, tandis que l'équipage se reposait et que M. Folantenne, se promenant en ville, regardait les devantures des magasins de T. S. F., le commandant, assis en compagnie de Sabredieux à la terrasse d'un café du cours Belzunce, ne cachait pas ses craintes à son subordonné.

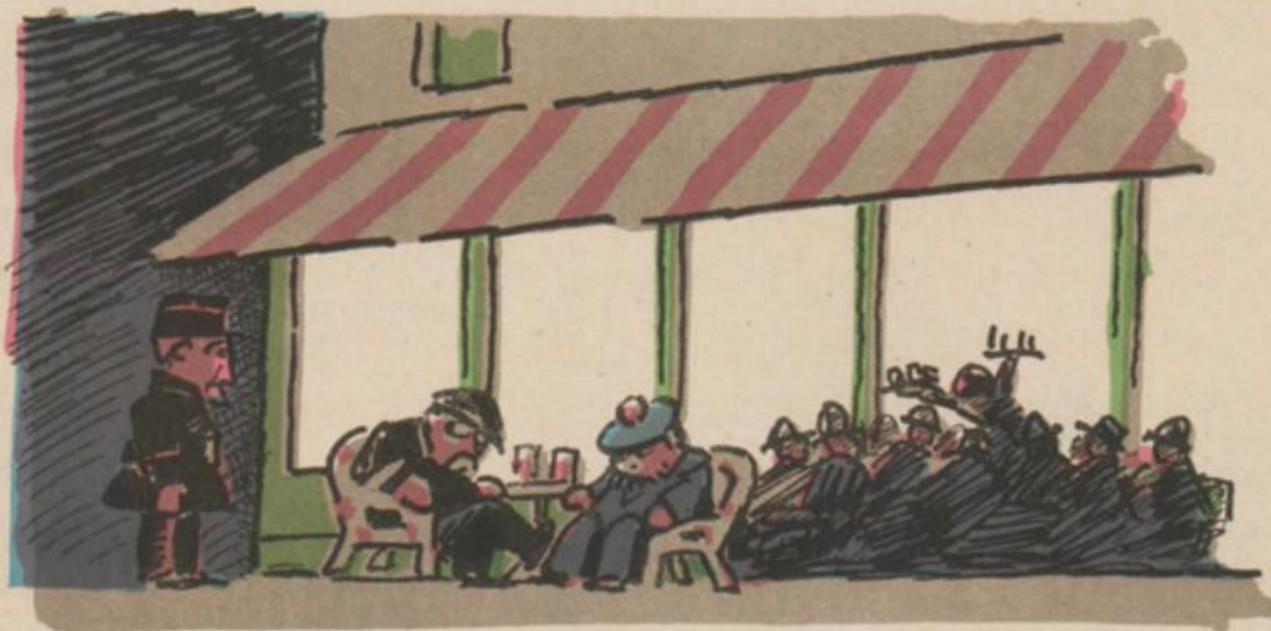
— J'ai grand'peur, soupirait-il, j'ai grand'peur, mon bon Perlinfesse, que nous ne soyons   présent surveillés par la police. Pour moi, auteur principal de l'affaire des Pétroles diamantifères, jamais je ne m'en tirerai s'il nous arrive quelque malheur. Mais toi, mon bon vieux, toi qui fus mon caissier et devins mon complice, je ne crois pas que tu puisses compter davantage sur la mansuétude de nos juges.

— Ah! Monsieur Toussemousse, répondait le maître d'équipage, croyez-vous vraiment, après tant de krachs et tant de chutes, qu'on pense à nous.

— Je n'ignore pas, cher et brave Perlinfesse, que tu as mis en moi toute ta confiance, poursuivait le commandant. Mais continuons d'être prudents. J'en sais qui donneraient gros pour nous voir pincés. Retourne donc à bord du *Sartrouville*. Pendant ce temps je vais aller chercher des journaux et voir si notre histoire n'est pas encore  bruit e. J'irai ensuite coucher à l'hôtel et demain matin, je rejoindrai mon poste.

Les deux hommes se séparèrent.

L'ancien caissier Perlinfesse, redevenu Sabredieux, se dirigea vers le Vieux-Port tandis que notre ami Lecoin-Duquest, l'ex-banquier Toussemousse, s'en allait du côté de la gare Saint-Charles.





CHAPITRE XII

VERS L'AVENTURE

Sabredieux mettait à peine le pied sur le brick qu'il se sentit enlevé, ligoté et descendu à fond de cale. On l'enferma soigneusement dans un sombre réduit où se trouvaient déjà Miss Pimprenell et M. Folantenne. Aucun d'eux ne comprenait rien à la situation. Seul, Sabredieux se faisait, comme on dit, des idées.

Fatigués par les émotions, les prisonniers commençaient à s'endormir : ils furent réveillés par un grand branle-bas, suivi d'un brusque coup de tangage. Puis ils se sentirent bercés par un roulis très doux ; et même il leur sembla qu'ils entendaient le clapotis des vagues battre les flancs du navire.

Ils ne se trompaient pas.

Car, en vérité, le *Sartrouville* tenait la mer à présent pour tout de bon : il naviguait sur la vraie mer, sur la mer Méditerranée.

Il était soutenu, il faut bien l'avouer, par un quarteron de tonneaux vides que Fulgence-Timothee avait fait ramasser pendant la nuit, sur les quais, par les petits gars. Puis, avec ces tonneaux, on avait solidement ceinturé le brick

dont la flottaison était ainsi assurée d'une manière certaine. Après cela, on avait mis en sûreté les navigateurs suspects, Sabredieux, Miss Marjorie et M. Folantenne : ensuite, avec l'aide des enfants transportés de joie, Fulgence-Timothée, jouant pour un instant le rôle peu brillant de moteur auxiliaire, était parvenu à mettre le brick à l'eau et à lui faire gagner le large.

Le plus difficile avait été de sortir du port. Dans cette circonstance le nègre s'était révélé fin manœuvrier. Sans se soucier de la belle tenue de parade de Lecoin-Duquest, qu'il avait déjà revêtue, il était monté bravement dans un tonneau défoncé d'un seul côté. Une fois dans cet esquif, qu'il faisait avancer avec les avirons que son jeune et avisé équipage avait pensé à lui procurer, par des moyens peu honnêtes, il avait pris le brick en remorque et était parvenu à l'entraîner jusqu'à la hauteur du château d'If. Après quoi il n'y avait plus qu'à se laisser aller.

Le superbe Fulgence-Timothée, revenu sur la passerelle, s'empessa de prendre le commandement. Mais les connaissances nautiques de l'ancien cuisinier étaient plutôt restreintes. Il se borna donc à répéter les seuls mots qu'il connaissait « la barre à bâbord, toute, » en les prononçant à la façon des gens de couleur « la bâ a babô, toute ».

Janjan tenait la roue du gouvernail et la faisait tourner dans tous les sens ; mais ses gestes n'étaient suivis d'aucun résultat, et pour cause. Le *Sartrouville* on le sait, avait été spécialement modifié pour la navigation terrestre, si l'on peut s'exprimer ainsi : aussi l'action de la roue caoutchoutée, qui était placée sous la quille et à laquelle aboutissaient les drosses, ne pouvait se faire sentir que sur un sol ferme.

C'est pourquoi, bien qu'on dise que sur un navire, le capitaine est le maître après Dieu, dans le cas présent, Dieu seul pouvait guider la marche du brick. Et la suite nous apprendra qu'il fut clément.

En raison de l'avancement du maître-coq, Miss Marjorie, relâchée, fut employée à la cuisine. Sabredieux, conservé en cas de catastrophe, resta enfermé dans la cale, et M. Folantenne, jugé bon à rien, fut embarqué dans un tonneau et abandonné à son sort.

Janjan était radieux : il se sentait l'âme d'un véritable navigateur.

La nuit venue, Miss Marjorie jeta une bouteille à la mer.



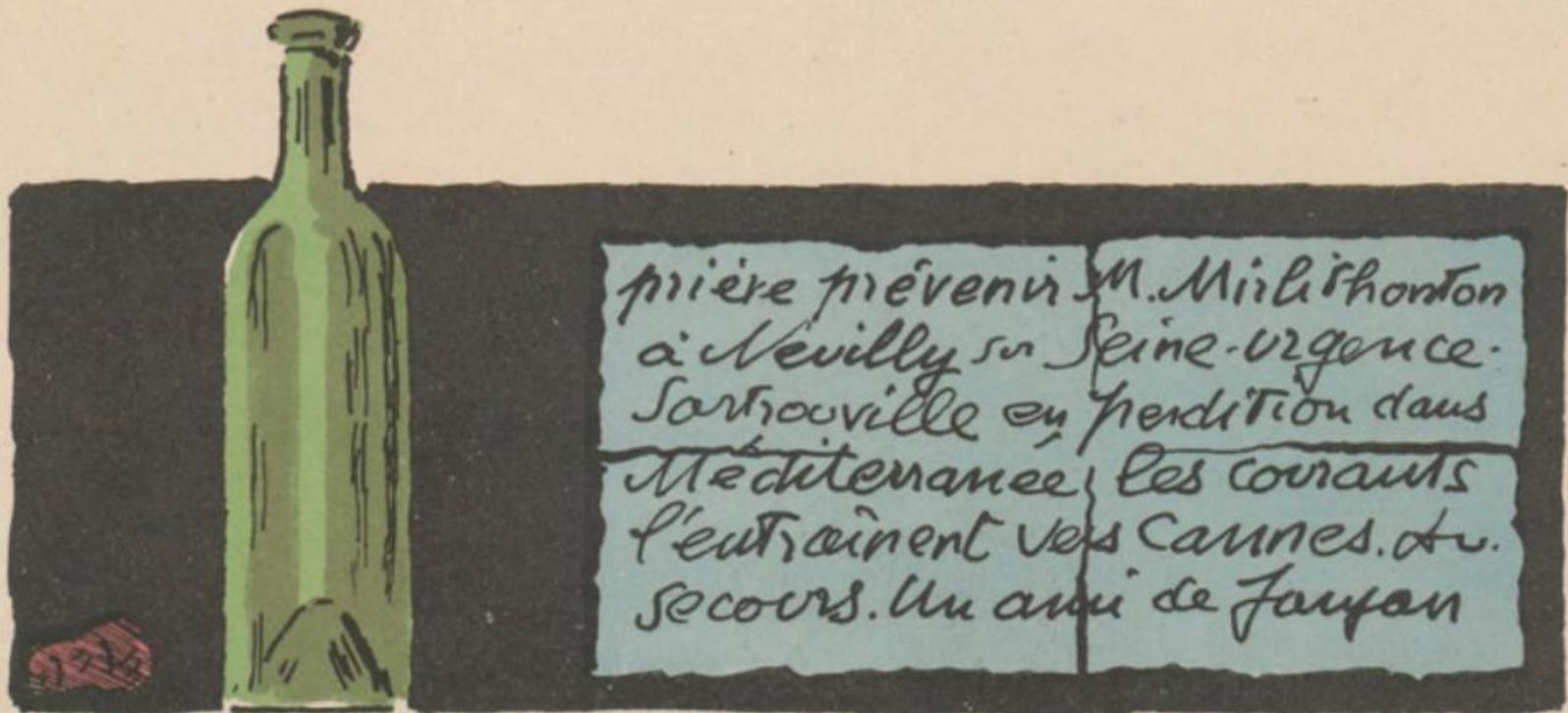


CHAPITRE XIII

P-I CÔTE-D'AZUR PULLMAN-EXPRESS

Laissons le *Sartrouville* errer sur la Méditerranée au hasard des vents et des courants; laissons Lecoin-Duquest dans le marasme et l'affliction (car il avait appris la mise à l'eau et le départ de son bateau) et transportons-nous à Neuilly où M. Mirlithonton, voulant se régaler, est en train de dépecer un superbe thon qu'il est allé chercher, dès la première heure, au Halles de Paris.

Mais quel est ce thon? Que pensez-vous de votre achat, M. Mirlithonton? Se nourrissait-il donc de rochers et de galets? Le couteau glisse sur un corps dur. Prenez bien garde de ne pas vous blesser, mon cher monsieur. Tenez! fendez la peau, ici. Plongez sans crainte la main dans les entrailles du poisson et retirez le corps dur qui, ma foi, est une bouteille. Débouchez-la, cette bouteille, au fond de laquelle vous apercevez un morceau de papier bleu plié en quatre; avec une longue épingle, attirez à vous ce papier et lisez le message plein d'angoisse que vous avez sous les yeux et qui ne pouvait mieux tomber qu'entre vos mains.



Vous allez maintenant, Monsieur Mirlithonton, partir en toute hâte à la recherche de votre cher enfant : mais vous ne vous en irez pas sans remercier auparavant, avec l'auteur de ces lignes, cette divinité si souvent méconnue qui s'appelle le Hasard. Le Hasard, accompagné de ses satellites les Coïncidences, est la providence coutumière des feuilletonistes, des vaudevillistes et de quelques autres qui lui font souvent appel pour mener à bien un récit ou une pièce de théâtre. De quelles situations angoissantes (la vôtre par exemple, cher Monsieur) ne tire-t-il pas journallement ceux-là même qui rougiraient de reconnaître ses bienfaits. Et nous ne parlons pas ici de tous ces autres qu'il a sauvés, de tous ces autres qu'on ne nomme pas, car l'histoire entière de l'humanité en serait bouleversée.

Et maintenant, il est huit heures trente-deux minutes. Sautez dans un taxi et filez à la gare de Lyon ; le Côte d'Azur Pullman-Express part à neuf heures.

.....
Revenons au *Sartrouville*.

Dieu, comme nous l'avons dit plus haut, avait été clément. Grâce à sa mansuétude, le *Sartrouville*, à cette heure, battait pavillon devant la cité la plus élégante du littoral méditerranéen, Cannes la Coquette... Cannes la Charmeuse, où l'escadre de la Méditerranée était alignée.

Et quel pavillon ! Pouvait-on véritablement donner le nom de pavillon à la loque ridicule qui flottait à l'arrière et qui avait été confectionnée avec le tricot rouge de Lefrichet et la culotte de sport de Miouset ?

Du brick, un canot... pardon, un tonneau, venait de se détacher. Et,

dans ce tonneau, Fulgence-Timothée Timoléon, toujours affublé de sa superbe grande tenue, avait pris place. De chaque côté de lui, Bambillard et Grenouillet tiraient sur les avirons, ces avirons qui avaient été volés à Marseille.

Le tonneau, après avoir dépassé la ligne des avisos et des torpilleurs, contourna le navire porte-avions qui portait le nom du célèbre tribun Hégésippe Simon, que ses admirateurs appellent aussi le "Précurseur".

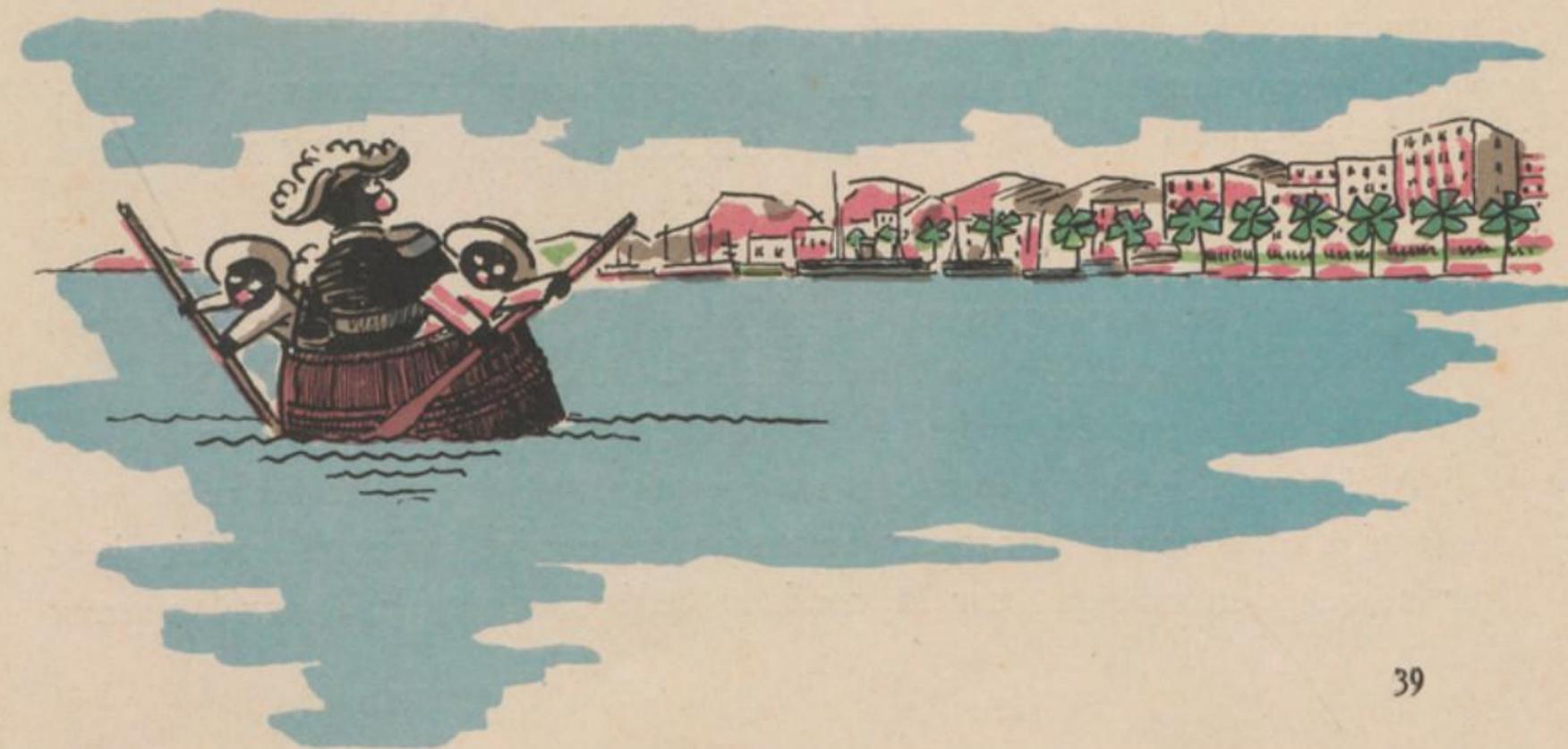
Il doubla ensuite le cuirassé d'escadre *Bouvard et Pécuchet* ainsi nommé en l'honneur des deux fameux analystes, créateurs des méthodes dont s'inspirent encore les économistes du temps présent.

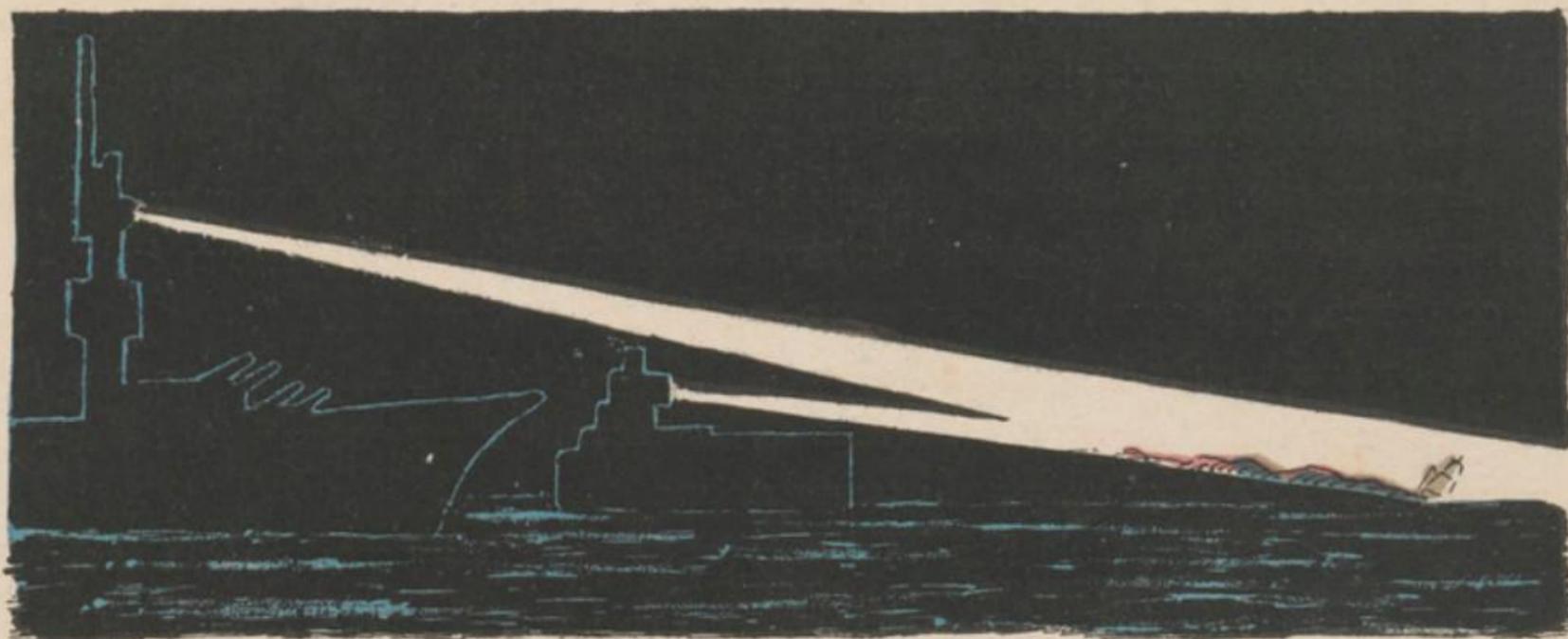
Une fois à terre, Fulgence-Timothée commença par prendre, à la façon des marins, le vent : il regarda les silhouettes des promeneurs, lut les avis divers affichés sur les panneaux de la place. Finalement il se rendit à l'Hôtel de Ville.

De grandes fêtes devaient être données, dans l'après-midi et dans la soirée, en l'honneur de l'escadre. La cité de Cannes ne consentirait-elle pas à honorer pareillement la marine hottentote et accueillerait-elle son représentant en la personne de l'officier créole qui se présentait à elle ?

La demande de Fulgence-Timothée fut agréée : l'ex-maitre-coq se vit convié à la garden-party, au banquet, au bal et au souper. Enfin ! Il allait donc pouvoir s'en frotter jusque-là !

Déjà la foule affluait : de toutes parts les visiteurs arrivaient en nombre, amenés par les trains spéciaux et les autocars qui avaient été mis à la disposition du public par la Compagnie des Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée.





CHAPITRE XIV

LA FIN DU « SARTROUVILLE »

Après avoir quitté le casino, le commandant de l'*Hégésippe-Simon*, revenu à son bord, était demeuré sur le pont, allongé dans un fauteuil. Accablé par la chaleur, il s'était assoupi en méditant les fortes paroles prononcées par le grand homme « *quand le soleil paraît, les ténèbres s'évanouissent* », qui étaient gravées en lettres d'or, au milieu du panneau qui était devant lui, sous le nom du « Précurseur ».

Alors qu'il rêvait sans doute des défilés fleuris, du somptueux repas, du bal qui avait suivi et du succès de rire remporté par le marin hottentot, il fut brusquement réveillé par une formidable détonation.

Se précipitant sur la passerelle, il vit les canonnières du *Bouvard* et *Pécuchet* groupés autour de leurs pièces tandis qu'à son propre bord, deux avions s'apprêtaient à prendre leur vol.

Voici ce qui s'était passé.

Grâce à des conversations surprises sur le Vieux-Port, Lecoin-Duquest avait compris que le *Sartrouville* devait être entraîné vers Cannes. Son premier soin avait donc été de se rendre dans cette ville où il arriva dans la nuit.

Mais, une fois là, il pensa qu'il ne pouvait, étant donné ses fâcheux antécédents, s'adresser aux tribunaux pour se faire rendre justice. Il rôdait donc sur les quais en méditant sur la conduite qu'il devait tenir, lorsqu'il aperçut

Bambillard et Grenouillet qui, au clair de lune, par cette belle et chaude nuit d'été, jouaient à la marelle sur la jetée.

Il interpella aussitôt les enfants stupéfaits qu'il avait reconnus pour ses captifs nègres.

— Ah! Ah! mes drôles! On se retrouve donc! que faites-vous ici? Où est le *Sartrouville*? Comment êtes-vous venus? Dans un tonneau! Eh bien! nous allons reprendre le tonneau et regagner le brick *illico*.

En arrivant à bord, Lecoin-Duquest, mis au courant par les enfants de ce qui s'était passé, délivra Sabredieux et décida qu'on allait immédiatement préparer le départ.

Mais il faut savoir que depuis l'avant-veille, Marseille avait signalé aux autorités maritimes la présence d'un brick suspect portant un pavillon inconnu et qu'à la suite de cette communication, les navires de guerre, avisés, surveillaient tous les mouvements du *Sartrouville*. Aussi, dès qu'à bord du brick on s'était mis à appareiller, le *Bouvard et Pécuchet* avait donné l'alarme.

En entendant le canon, tous les officiers de marine présents à la fête quittèrent le bal en hâte. Enjambant le corps de Timoléon qui gisait, ivre-mort, devant l'entrée principale, ils se ruèrent vers le port. M. Mirlithonton qui, depuis le matin, errait dans la ville en quête de renseignements, fut entraîné par la foule et se trouva quelques instants après assis dans la chaloupe du *Bouvard et Pécuchet*.

Le brick, qui dérivait vers le Sud, fut pris en chasse par toute une flottille tandis que de l'*Hégésippe-Simon* deux avions prenaient leur vol.

L'un de ces avions amerrit près du *Sartrouville* et le remous qu'il fit en se posant sur l'eau coucha le brick sur le flanc.



Janjan, entraîné par les vagues, se débat de toutes ses forces et perd connaissance. M. Mirlithonton s'est jeté à la mer pour repêcher son enfant : mais plus prompte, Miss Marjorie a déjà happé au passage, avec une cuillère à pot, l'infortuné garçon.

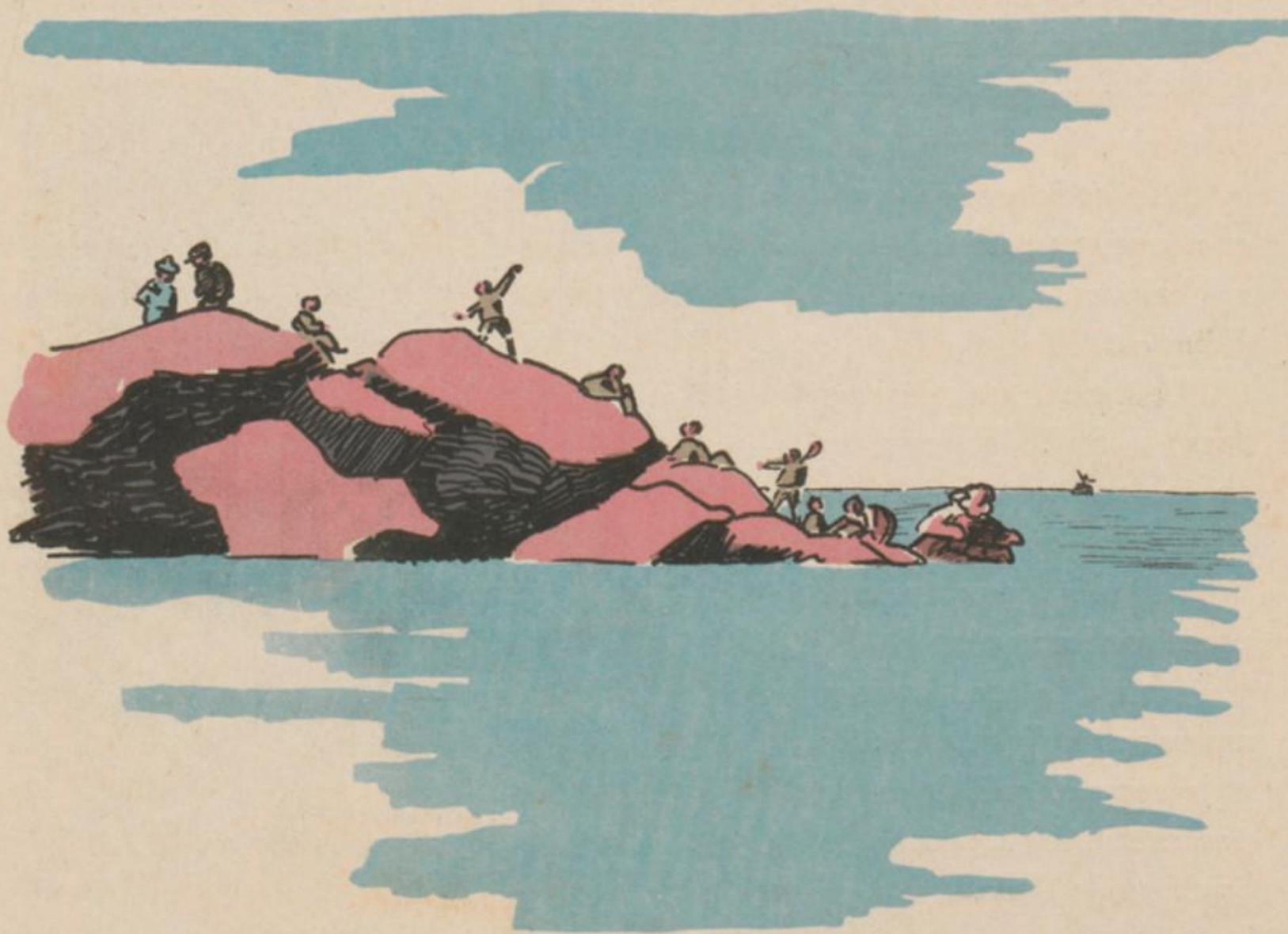
A bord du brick, tout le monde s'empresse de détacher les tonneaux : on s'y cramponne, on monte dedans, on s'installe comme on peut, et, à la « va comme je te pousse », s'aidant des pieds, s'aidant des mains, on se dirige vers un îlot rocheux qui est proche.

Là-bas, en pleine mer, deux bras s'agitent désespérément au-dessus d'un autre tonneau que le courant dresse de ce côté.

Et voici M. Folantenne qui débarque à son tour.

Les canots, les baleinières, les hydravions ont rallié leur bord à l'exception de la chaloupe du *Bouvard et Pécuchet* qui patrouille autour du navire en perdition.

Finalement, tout le monde se trouve réuni sur une petite grève déserte devant laquelle, peu à peu, le *Sartrouville* disparaît dans les flots.





LE RETOUR A LA MAISON

Aussitôt après la fin inattendue, mais pleine d'honneur, du *Sartrouville* qui, tout comme un véritable navire, périt en mer, M. Mirlithonton se mit à la recherche des tonneaux que le flot éparpillait devant la petite plage qui bordait l'îlot vers le sud. Miss Marjorie et M. Folantenne étaient penchés sur Janjan et lui donnaient leurs soins : Lecoin-Duquest et Sabredieux se promenaient à l'écart : les enfants, rendus à leur couleur naturelle après le bain forcé qu'ils venaient de prendre, cherchaient des coquillages.

Après avoir fait le tour du rocher, la chaloupe revint aborder devant la plage et l'enseigne qui dirigeait les opérations s'occupa d'organiser le retour.

Peu à peu, Janjan reprenait connaissance. Déjà il avait ouvert un œil. Voici maintenant qu'il allonge un bras, comme ça, au hasard, et qu'il fait tomber les lunettes noires de Miss Pimprenell.

Stupeur !!

Voici les yeux bleus, les yeux clairs, les yeux rieurs, les yeux tendres dont la présence l'avait tant intrigué : la ravissante jeune fille qu'il voit devant lui n'est autre que sa cousine Alliette qu'il croyait bien loin, à Levallois-Perret, où elle habite avec sa mère.

— Mais oui, bien sûr, mon petit Janjan, disait la jeune fille, les larmes aux yeux. C'est bien moi, ta cousine Alliette. Crois-tu que j'allais laisser partir tout seul, pour je ne sais quelles aventures, le fils tant aimé de la sœur de ma mère, l'enfant chéri de ma bonne tante Mirlithonton? Aussi, ayant connu le projet formé par ton père, mon cher et vénéré oncle Gaston, je suis allée voir



la véritable Miss Pimprenell et je lui ai demandé de bien vouloir me laisser la remplacer à bord du *Sartrouville*.

Ainsi, j'ai pu ne pas cesser de veiller sur toi.

Mais hâtons-nous de prendre place dans les tonneaux. Je crois que monsieur l'officier du *Bouvard et Pécuchet* commence à s'impatienter. »

Les tonneaux étaient attachés à la queue-leu-leu derrière la chaloupe au moyen d'un filin. Dans les premiers, M. Mirlithonton, Janjan, les enfants s'étaient installés; Alliette et M. Folantenne se trouvaient dans l'avant-dernier tonneau; le dernier de la file était occupé par Lecoin-Duquest et son compagnon Sabredieux.

Le convoi s'ébranla et pris la direction de Cannes. Tous se réjouissaient d'être sains et saufs et de pouvoir retrouver, en rentrant chez eux, les êtres et les objets qui leur étaient chers.

Tous ? peut-être bien que non. Pas tous. Car au moment où la chaloupe doublait le cap de l'Illette, Lecoin-Duquest, choisissant juste le moment où le vent d'ouest se levait, trancha, d'un coup de couteau hardi,

l'amarre qui reliait son tonneau à celui qui le précédait : pendant ce temps, Sabredieux déployait sa chemise qu'il avait retirée prestement et la retenait par les deux manches : Lecoin-Duquest, aussitôt en saisissait les pans. S'engouffrant dans cette voile improvisée, la brise entraîna le tonneau du côté de Nice et bientôt la pointe d'Antibes le déroba complètement à la vue.

A peine débarqués, les naufragés se précipitèrent à la gare et prirent le train pour Paris. Dans le même compartiment, M. Folantenne



et M^{lle} Alliette, assis côte à côte, échangeaient de tendres serments et décidaient que leurs fiançailles seraient célébrées sans retard.

— Et c'est chez moi que se fera la noce, proclama M. Mirlithonton. En attendant, allons donc dîner au wagon-restaurant.

Et qui retrouva-t-on en passant devant la cuisine ? Fulgence-Timothée Timoléon qui, vêtu de blanc, officiait devant les fourneaux du dining-car.

Nous ne dépeindrons pas ici la joie de Janjan ni celle de ses compagnons, lorsqu'ils revirent, sur le quai de la gare, leurs parents émus et ravis : ce sont là des sentiments trop souvent décrits pour qu'ils soient ignorés de nos lecteurs : mais, à quelques jours de là, nous retrouverons Janjan dans la boutique du marchand Bouffegamelle, où il est en train d'aider l'Auvergnat à recoller les porcelaines et les faïences qui avaient été brisées quelques semaines auparavant.

En voyant, aux pieds du commerçant, un vase de nuit fêlé dont l'anse avait été complètement détachée, Janjan pensa que, bien présenté, avec des fleurs et des feuillage, cet ustensile de ménage désaffecté ferait un très joli cadeau de mariage. Aussi demanda-t-il à M. Bouffegamelle, en lui faisant part de sa généreuse intention, de bien vouloir lui permettre de ne pas recoller cette anse dont la présence pourrait, en effet, rappeler aux destinataires, et de la manière la plus précise, l'usage intime de ce présent.

M. Bouffegamelle approuva l'initiative de son interlocuteur, mais il crut devoir, en commerçant scrupuleux, conseiller et guider son jeune client.

Il le fit en ces termes :

A de jeunes gépoux faut des
[choges jutiles.

Pas de chès brimborions,
[faïenches jou bichcuits,

Pas de chès pots jà fleurs
[d'un ugeage futile,

Maisjun vrai pot de chambre,
[un beau vage de nuit.

Che cherait, à coup chûr, un
[gechte de bon chenche

Que de le leur offrir, che
[vage, avec une anche.



Mais Janjan n'approuva pas les idées un peu terre à terre de M. Bouffegamelle.

Aussi lui répondit-il :

Vous me semblez, Monsieur, parler comme à Chaint-Flour.
Les fleurs sont-elles donc choses tant inutiles!
Leur fraîcheur, tout d'abord, nous charme et nous séduit
Puis leur éclat qui passe et leur parfum qui fuit
Murmurent aux époux : le bonheur est fragile,
La beauté n'a qu'un temps, la jeunesse qu'un jour!

Et par ma foi

Voici pourquoi

Ce vase recollé sera quoiqu'on en pense
Offert garni de fleurs, mais privé de son anse.

J'ai lu ça autrefois, expliqua Janjan à M. Bouffegamelle.

Ainsi s'excusait-il de la profondeur prématurée de ses pensées.

Dès que le vase fut remis en état, mais sans anse, Janjan l'emporta dans sa chambre et attendit le grand jour.

Il arriva enfin, ce grand jour.

Car, peu de semaines après son retour, Jean Mirlithonton eut le bonheur d'assister aux noces de sa cousine Alliette et de M. Folantenne.

La cérémonie faite, lorsque tout le monde fut réuni à la maison, Janjan





s'approcha des époux et leur offrit son présent qui fut accueilli avec allégresse.

La belle journée se passa.

Lorsque vint le soir, Janjan s'attabla avec les invités et prit joyeusement part au festin; mais, au dessert, ses yeux se fermèrent.

Déjà il n'entendait plus qu'à peine le choc des verres et des assiettes : et le

brouhaha des conversations s'assourdit aussi peu à peu.

Alors, d'un horizon chimérique, un chant de houle et un murmure de brisants s'éleva dans la nuit.

Janjan poursuivait son beau rêve.

Moi... je serai... marin... Je courrai... sur... les mers...
 Vois!... Je saute en youyou... Je gagne... mon navire...
 Et me voilà... parti... pour... des pays... nouveaux...
 On a relevé... l'ancre... On rentre... les canots.
 Hissez les focs pa...pa
 Larguez les
A Dieu ...vat ...En avant!...





TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE		Pages
I.	— La fête de Neuilly	5
—	II. — Vocation	7
—	III. — Première catastrophe	9
—	IV. — Les pleurs d'une mère, la colère d'un père	11
—	V. — Le départ du <i>Sartrouville</i>	15
—	VI. — La leçon d'histoire.	19
—	VII. — La double boucle	21
—	VIII. — Vent en poupe.	25
—	IX. — Le journal de bord de Janjan	27
—	X. — Première escale	29
—	XI. — La fuite.	33
—	XII. — Vers l'aventure.	35
—	XIII. — P-I Côte-d'Azur Pullman-Express	37
—	XIV. — La fin du <i>Sartrouville</i>	40
—	XV. — Le retour à la maison	43

